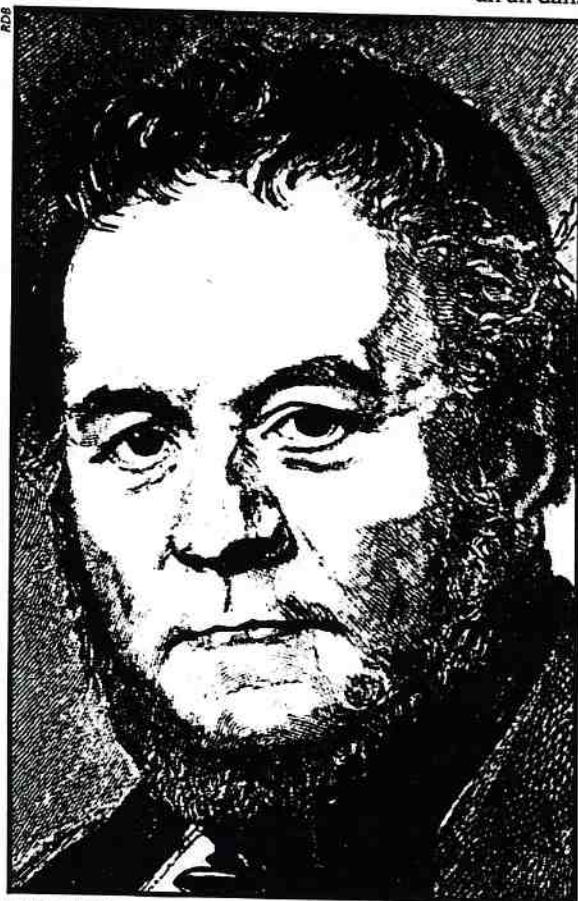


Le vampire de Monsieur Beyle

Sous le pseudonyme d'Ernest Mignatte, un universitaire romand publie un petit livre diabolique sur la naissance de «La Chartreuse de Parme».

Sous l'angle de la vitesse, on donne généralement à méditer l'écriture de Flaubert, qui avançait comme un bœuf de labour et transpirait cinq ans avant d'atteindre le point final de «Madame Bovary». A l'opposé, Stendhal boucla «La Chartreuse de Parme» en cinquante-trois jours seulement: moins de deux mois pour produire ce chef-d'œuvre de vivacité dont on sait qu'il fut écrit à Paris, en 1838, que Stendhal eut alors recours aux services d'un copiste, et que ce jaillissement romanesque fut à peine entrecoupé de quelques distractions («un peu d'amour, quand je puis, ou un peu d'orgie», d'après une lettre à Balzac). Mais pas grand-chose de plus. Le manuscrit a disparu. La naissance de «La Chartreuse de Parme» reste enveloppée de mystère. Il fallait un roman pour le dissiper.

Imaginez donc que le copiste de Stendhal nous ait laissé un témoignage sous forme de journal intime. On apprend ici que ce plumeur est lui-même écrivain. Il fréquente le salon du poète Charles Nodier dont il voudrait épouser la fille, Marie, mais craint que ses médiocres activités alimentaires ne ruinent ce projet si elles venaient à être connues. Ancien collaborateur de Dumas, le voici devenu le copiste de ce Monsieur Beyle mieux connu sous le pseudonyme de Stendhal qui, tout de suite, le fascine. Etonnement devant l'excentrique qui se requinque avec du Saint-Simon, des épinars ou des jolies femmes. Admiration pour l'écrivain désinvolte, pressé par les idées, chez qui il prend des leçons d'écriture. Et inquiétude quand il commence à soupçonner celui-ci de vouloir culbuter Marie. Tout se passe comme si Stendhal s'ingéniait à transposer son désir dans le roman qu'il dicte. Le copiste y reconnaît des allusions. S'intoxique. Cède au délire d'interprétation. Marietta est-elle un double romanesque de Marie? Capturé par le livre qui naît de sa main, le copiste se découvre entièrement soumis au pouvoir de l'écrivain dont il prend parfois la place, en rédigeant lui-même cer-



STENDHAL Comment l'écrivain a-t-il pu rédiger la «Chartreuse de Parme» en 53 jours. Un roman dissipe le mystère...

tains passages (et non des moindres), ou en le remplaçant dans le lit d'une maîtresse devenue trop encombrante.

«Le copiste de Monsieur Beyle» est un petit roman rusé, tendu, plein d'ironie, d'une vigueur pour le coup stendhalienne, et présenté sous la signature d'un certain Ernest Mignatte. Il s'agit en fait d'un pseudonyme derrière lequel s'abrite à moitié un professeur de littérature française. Un natif de Porrentruy qui, il y a peu, dirigeait le Centre d'études stendhaliennes et romantiques à l'Université de Grenoble, et qui préférerait séparer ce beylisme honorable de ses démanagements romanesques. Il a un cursus impeccable comme le pli de

sa chemise. Etudes et assistantat à l'Université de Genève. La Sorbonne nouvelle comme professeur invité. L'Université de Grenoble ces sept dernières années. Et maintenant celle de Neuchâtel où il vient d'être nommé. Ajoutons qu'il a publié une thèse de doctorat sur «Le récit excentrique» (José Corti, 1987). Et qu'il a aussi enseigné un an dans une université nord-américaine réservée aux femmes où il

valait mieux ne pas plaisanter avec les «lesbian studies» et le harcèlement sexuel: «J'y risquais ma peau. J'ai fait venir ma femme d'Europe et je me suis marié.» Il y a de la malice derrière les lunettes du professeur; on le soupçonne de prendre la littérature plus au sérieux que lui-même.

Ernest Mignatte (appelons-le ainsi) avoue par ailleurs une passion pour les vampires dont son roman témoigne. Ecrit en cinquante-trois jours, l'été dernier dans l'Aveyron, «Le copiste de Monsieur Beyle» vampirise non seulement Stendhal, mais aussi l'idée de cette contrainte que l'auteur a trouvée chez Georges Perec. Est-ce que les beylistes du monde entier vont lui en vouloir des libertés qu'il prend avec leur idole? C'est probable: «J'ai voulu donner une réponse un peu ludique aux gens qui mythifient Stendhal, qui idéalisent sa désinvolture et son égotisme.

A les croire, il faudrait entrer en stendhalie comme on entre en religion. Les beylistes constituent une sorte de franc-maçonnerie où l'on se reconnaît à certains insignes. Par exemple, la plupart d'entre eux appellent leurs enfants Mathilde ou Fabrice...» Et le petit Mignatte, qui a trois ans et demi, comment s'appelle-t-il? «Alexandre. Oui, d'accord, c'est le prénom auquel Stendhal avait songé pour le héros de «La Chartreuse de Parme» avant de le baptiser Fabrice. Disons que je suis un prisonnier du beylisme qui essaie de prendre ses distances.»

Michel Audéat

«Le copiste de Monsieur Beyle», d'Ernest Mignatte, Métropolis, 139 p.